

PAUL

SAUL, DE TARSE  
- I -



**Le milieu et l'homme** — On n'a d'un homme, surtout d'un écrivain, qu'une connaissance imparfaite, tant qu'on ignore le milieu intellectuel et moral où il a grandi. Dim milieu nous tenons le langage, ce merveilleux instrument de l'activité-mentale, l'association inconsciente et le tour habituel de nos pensées, avec un patrimoine plus ou moins riche de concepts, élaborés pendant des générations avant de nous échoir en héritage et tout cela mis ensemble constitue le tempérament de l'esprit, comme le sang, la race, le régime, le genre de vie, forment le tempérament du corps. L'éducation modifie quelquefois, renforce le plus souvent ce premier fonds d'atavisme; l'inspiration divine elle-même ne l'élimine point; car la grâce, loin de supprimer la nature, l'élève et la transforme tout en lui laissant son empreinte native et son individualité parfaitement distincte.

Par sa naissance comme par son éducation, Saul nous fait prévoir une nature complexe où s'uniront tous les contrastes. « Juif de race, originaire de Tarse, citoyen romain (Act. 21, 29. Cf. Act. 22, 3; 22, 27) », tel est l'état civil fourni par lui-même au magistrat chargé d'instruire sa cause. Au dire de saint Jérôme, Giscala fut le berceau de sa famille (*De Viris illustr.*, 5.) le treizième apôtre serait donc lui aussi Galiléen. Alors comme aujourd'hui, les Juifs étaient les plus cosmopolites des hommes. Traqués en Palestine par des pouvoirs rivaux, refoulés par les envahisseurs, attirés au dehors par l'appât du lucre et l'instinct du commerce, ils avaient semé de leurs colonies tous les points de l'empire. Sûrs de rencontrer partout, chez leurs nationaux, accueil, secours et protection, ils changeaient de contrée à la moindre alerte. L'univers était leur patrie.

A cette époque, Tarse était une des villes les plus florissantes de l'Asie. Comblée de faveurs par Rome, Libre et exempte d'impôts depuis le grand Pompée, métropole de la Cilicie depuis Auguste, elle devait à son site superbe d'être un entrepôt de premier ordre et un marché des plus actifs. Des hauteurs voisines de la ville, par-dessus les bosquets de palmiers, l'œil embrassait à la fois la masse neigeuse du Taurus, les blanches voiles de la Méditerranée qu'un fleuve alors navigable, le Cydnus, amenait sous ses murs, enfin toute la Cilicie Champêtre, coupée en échiquier d'innombrables canaux et couverte de moissons à perte de vue.

Ce panorama riant et grandiose semble n'avoir laissé aucune trace dans l'imagination de Paul. Plus tard il traversera les sites les plus merveilleux pareils aux faveurs de la nature ou la magie des souvenirs sans trahir le moindre tressaillement d'admiration, sans enrichir son style d'une comparaison, d'une couleur quelconque. A ce point de vue, il est l'antipode des prophètes et des évangélistes. On a voulu expliquer ce phénomène soit par une faiblesse congénitale de la vue soit par le manque du don d'observation. En réalité, la nature morte ne dit rien à cet esprit replié sur lui-même et absorbé par le spectacle de la lutte douloureuse dont son âme est le théâtre et le prix. Il ne voit la nature inanimée que dans ses rapports avec l'homme. Son domaine est la psychologie. On a remarqué depuis longtemps que ses métaphores sont

tirées presque toutes non du spectacle et des activités du monde physique mais des manifestations extérieures de la vie humaine. Il observe avec intérêt et il décrit avec finesse les jeux helléniques, les soldats romains souples et agiles sous le poids des armes, les marchés orientaux grouillants d'esclaves, même les grands édifices, temples et palais, où se révèlent la puissance et le génie de l'homme. Tandis que les figures empruntées à la vie des champs n'ont pas grand relief, les expressions techniques dérivées du théâtre ou du stade et surtout son langage militaire offriraient deux sujets d'études aussi curieux qu'instructifs.

**École de Tarse** — Vers l'âge de cinq ans l'enfant juif fréquentait l'école. Les écoles célèbres abondaient à Tarse. On s'y appliquait à toutes les sciences, surtout à la philosophie. Les Tarsiens rivalisaient sur ce point avec les sophistes d'Alexandrie et d'Athènes et passaient même pour l'emporter sur eux. Leur spécialité était de fournir des instituteurs aux maîtres du monde. Le précepteur d'Auguste, Athénodore le Stoïcien était de Tarse; celui de Marcellus et de Tibère aussi. Tous deux revinrent mourir dans leur ville natale, comblés d'or et d'honneurs: là où la science est lucrative elle ne manque jamais d'adeptes.

Ce n'est pas de ces rhéteurs que Paul apprit les éléments des lettres. Son grec n'est pas le grec des écoles: c'est une langue attrapée par l'usage, au hasard de la conversation, vive, imagée, pittoresque, admirable d'expression, d'originalité et de mouvement, mais étrangère aux préceptes des grammairiens officiels. Qu'il ait fréquenté beaucoup les écrivains profanes ses trois citations de poètes ne suffisent point à le démontrer. Ce sont des mots passés en proverbe, des dictons de provenance et de propriété incertaines, dont le premier venu pouvait s'emparer sans avoir jamais déroulé un papyrus classique. Partout où ils étaient en nombre les Juifs



avaient leurs écoles à part: les auteurs païens en étaient sévèrement bannis; l'étude principale, sinon unique, y était la Bible; seulement, dans la Diaspora, on la lisait en grec. C'est là que le père de Saul, pharisien rigide, dut envoyer son fils.

Somme toute, ce premier séjour à Tarse n'a pas fait sur son intelligence lie empreinte profonde. Sa famille ne s'est point laissé pénétrer par l'atmosphère ambiante. Son père, Juif de vieille roche, paraît avoir médiocrement goûté la culture hellénique et les habitudes sociales du monde gréco-romain. Plus tard Paul pourra se dire « Hébreu fils d'Hébreux (Phil. 3, 6), pharisien - fils de pharisiens (Act. 23, 6) » tant



le milieu helléniste l'a peu effleuré. Mais un jour il reviendra à Tarse, dans la maturité de l'âge, quand la grâce divine l'aura changé. C'est alors qu'il remarquera les bassesses et les ridicules des prétendus philosophes qui font profession de vendre la sagesse, leurs cabales, leurs jalousies mesquines, les ignobles injures dont ils s'accablent mutuellement, leur âpreté au gain, leur corruption à peine voilée, leur insupportable orgueil bâti sur un grand fonds d'ignorance. Le portrait qu'il nous trace dans l'Épître aux Romains de ces fous qui se disent sages a moins l'air d'une copie faite de mémoire que d'un tableau" d'après nature.

**Lectures** — C'est probablement aussi à la même époque qu'il se familiarisa avec les Septante et se créa un style, défectueux peut-être - au point de vue de la grammaire classique, mais souple et riche et ample, qui a servi de premier vêtement à la pensée chrétienne et qui, à ce titre, s'impose à notre attention et à notre étude.

Paul connaît la Bible dans les deux langues; mais il la cite presque toujours en grec, soit que la version des Septante lui soit réellement plus familière, soit plutôt qu'écrivant en grec la forme grecque de la parole sainte lui revînt plus naturellement à l'esprit.

D'après un calcul dont nous n'admettons pas toutes les données, sur quatre-vingt-quatre citations, trente-quatre s'accordent exactement avec les Septante, trente-six s'en éloignent très peu, dix présentent de notables différences, deux sont faites d'après l'hébreu mais supposent le texte des Septante présent à l'esprit de l'auteur, enfin deux seulement sont une traduction indépendante ou sont empruntées à une autre version. Ce qui est sûr, c'est que l'Apôtre n'aime pas à se départir de la version généralement reçue et il y reste fidèle même en des cas où il nous semble qu'il y avait profit à l'abandonner.

En dehors des citations expresses, son langage est tissu de réminiscences, inconscientes ou voulues. Comme celui de saint Bernard et de Bossuet, son style est tout imbibé d'expressions bibliques qui jaillissent spontanément de son souvenir. Une conséquence, importante au plus haut degré pour l'intelligence de ses Épîtres, c'est qu'il emprunte aux traducteurs grecs de la Bible le fond de son vocabulaire et s'il surajoute aux mots reçus des acceptions nouvelles, spécifiquement chrétiennes, il prend pour base l'accroissement de sens particulier à l'idiome des Septante.

Sous le nom de Septante nous comprenons aussi, naturellement, les livres deutérocanoniques admis dans le canon alexandrin qui était celui des Juifs hellénistes. Paul — ses allusions et ses emprunts le montrent — est familier avec le Livre de la Sagesse. Il s'en inspire en exposant la preuve philosophique de l'existence de Dieu et en décrivant la panoplie des vertus chrétiennes. La comparaison du potier et autres réminiscences pareilles témoignent dans le même sens. Les rapports avec le Livre de l'Ecclésiastique, beaucoup moins marqués, suffisent à notre avis pour rendre probable la dépendance littéraire.

En dehors des Livres canoniques, aucun auteur n'a laissé dans les écrits de Paul une trace sensible de son influence. L'Apôtre semble n'avoir jamais lu les élucubrations théosophiques de son grand contemporain, Philon d'Alexandrie; et ce n'est pas pour étonner, tant leur tournure d'esprit diffère. On rapporte quelquefois à Philon des expressions — comme « image de Dieu, premier-né de la création », appliquées au Christ préexistant; mais il est bien plus naturel d'en chercher la source première au Livre de la Sagesse. Paul ne connaît pas davantage les autres philosophes. Sa morale, à côté de divergences profondes, a quelques traits communs avec celle des stoïciens. On pourrait y voir, à la rigueur, un souvenir de son éducation. Les philosophes de cette époque, surtout ceux de Tarse et de Cilicie, se piquaient fort de stoïcisme et il se peut que l'Apôtre, dans son âge mûr, ait discuté contre eux. Mais rien, ni pour les idées ni pour la terminologie, n'indique clairement qu'il ait été à leur école et il n'est pas besoin d'avertir que sa correspondance avec Sénèque n'est qu'une supercherie littéraire ou le futile amusement d'un esprit oisif.

L'érudition de saint Paul n'est pas *livresque*. Pour l'intelligence de sa langue le vocabulaire classique servirait de peu. Les mots étrangers aux Septante sont le plus souvent d'origine populaire. Saint Jérôme les appelle des cilicisimes parce que ne les ayant pas rencontrés dans ses auteurs, il les croyait propres au terroir cilicien. Un certain nombre ont été retrouvés de nos jours

dans les papyrus ou les inscriptions de l'époque; et plus on poussera loin ce genre de recherches plus on raccourcira la liste des termes prétendus bibliques. Les écrivains sacrés ne s'étudiaient pas à créer des vocables nouveaux que personne n'aurait compris; ils tiraient tout le parti possible des mots usuels en les chargeant au besoin d'acceptions nouvelles.

**Style** — Si Paul n'a pas inventé son vocabulaire il est bien le créateur de son style, trop personnel pour être un calque ou une imitation: « Jamais ne s'est mieux vérifiée la célèbre définition: Le style c'est l'homme. La langue de Paul est sa vivante image. Comme le corps de l'apôtre, « vase d'argile », plie sous le poids de son ministère, ainsi les mots et les formes de son langage plient et rompent sous le poids de la pensée. Mais de ce contraste jaillissent les plus merveilleux effets. Dans cette faiblesse, quelle puissance! Dans cette pauvreté, quelle richesse! Dans ce corps infirme, quelle âme de feu! Toute la force, tout le mouvement, toute la beauté, viennent ici de la pensée; ce n'est pas le style qui la porte, c'est elle qui porte le style; elle va toujours surchargée, haletante, pressée, traînant les mots après elle... A porter cette plénitude débordante d'idées et de sentiments, les mots et leur signification ordinaire ne suffisaient pas. Chacun d'eux a été obligé, pour ainsi parler, de prendre double ou triple charge. Dans une préposition ou dans le rapprochement de deux termes, Paul a logé tout un monde d'idées. C'est là ce qui rend l'exégèse de ses épîtres si difficile, et la traduction absolument impossible (Sabatier, L'apôtre Paul, Paris, 1896, p. 150-151.). » Le meilleur commentaire en est la lecture sans cesse recommencée. Il faut s'habituer à ce parler étrange qui rebute et dérouté de prime abord par sa singularité et son incorrection. Parmi les plus curieuses particularités de ce style, sont les phrases articulées dont les



parties rentrent, en quelque sorte, les unes dans les autres, comme s'emboîtent les divers cylindres d'une lunette, phrases à perte de vue, accidentées de digressions et de parenthèses, dont l'œil essaye en vain d'embrasser l'immensité. La période grecque, tout élastique qu'elle est, ne comporte pas ces dimensions: aussi les phrases de saint Paul ne sont-elles pas des périodes. On peut les simplifier, les débarrasser des détails qui les encombrant, les décharger du poids de leurs incidentes, sans altérer leur physionomie ni troubler leur allure. L'idée principale forme un cadre assez apparent dans lequel sont agencées, par manière d'enclaves, des définitions et des explications. Il s'agit de la dégager et l'on y parvient sans trop de peine avec un peu de réflexion et d'habitude. Le but général sert de point de repère et c'est en le fixant toujours que le lecteur s'orientera.

Paul est un vigoureux dialecticien qui se meut à l'aise à travers les mailles d'une argumentation abstruse et longue. Tous les exégètes modernes, catholiques, protestants et rationalistes, s'accordent à reconnaître ce caractère de son génie. Seulement il ne recule jamais devant une digression utile, dût son œuvre en souffrir au point de vue littéraire. Certains de ses chapitres présentent l'aspect de ces conglomérats géologiques formés de laves solidifiées; mais la pensée se poursuit toujours, comme un filon ininterrompu, à travers ces masses d'apparence hétérogène. La question incidente une fois vidée, Paul rentre dans son sujet par un mot jeté en vedette, plutôt que par une transition explicite. S'il n'est pas obsédé par le mot, comme on le lui a reproché à tort, il est entraîné par l'idée qu'il poursuit à outrance; et il est vrai que sa pensée pivote quelquefois autour d'un mot. Il parcourt volontiers toute la gaminie des acceptions d'un terme pour considérer son idée sous toutes ses faces. Une légère déviation le met à chaque reprise sur un nouveau terrain; et l'on glisse d'un sens à l'autre avec tant de facilité qu'on ne s'aperçoit pas toujours du passage.

Un tel écrivain peut n'être pas puriste, mais il ne mérite pas le nom de barbare. Sans doute il est pour sa réputation d'auteur d'une suprême indifférence. Il fait fi des préceptes de la rhétorique et quelquefois aussi des règles de la grammaire. S'il atteint souvent à la plus haute éloquence c'est, dit saint Augustin, sans jamais y viser. Tout en lui coule de source, d'un esprit débordant d'idées et d'un cœur habile à communiquer l'émotion presque sans le vouloir. Quand Tertius ou un autre de ses secrétaires lui relit une lettre, ne croyez pas qu'il s'attarde à polir une phrase enchevêtrée, à corriger un solécisme, une hyperbate ou une analocuthe. Il y ajoute, au contraire, ces surcharges dont son style est tout hérissé; comme s'il craignait, par trop d'étude et de raffinement, d'ôter quelque chose à la vertu de l'Évangile et d'offusquer par un déploiement de sagesse humaine le triomphe de la croix.



**2015**